

Entretien avec Juliane Lorenz

Janine Euvrard

Volume 13, numéro 2, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33904ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Euvrard, J. (1994). Entretien avec Juliane Lorenz. *Ciné-Bulles*, 13(2), 16–17.

«L'époque où nous vivons est plus intéressante que le cinéma.»

Juliane Lorenz

par Janine Euvrard

C*iné-Bulles: Vous qui avez beaucoup travaillé avec Rainer Werner Fassbinder, pouvez-vous évoquer l'ambiance de ces années?*

Juliane Lorenz: En 1976, quand j'ai rencontré Fassbinder, il commençait à être très célèbre, il avait déjà fait 29 films. Je l'ai connu au moment de **Roulette chinoise** et après j'ai monté tous ses films. Fassbinder est allemand, bien sûr, mais il est en marge de tout comportement allemand. Il a toujours voulu travailler, et même s'il n'avait pas assez d'argent, il s'en fichait, il prenait le risque. Le travail était plus rapide à ce moment-là à cause des problèmes d'argent. Il y avait beaucoup de possibilités parce qu'après ses quatre premiers films, la WDR lui avait offert de travailler pour elle; il avait donc un pied à la télévision pour le financement. Fassbinder devait sentir que le temps lui était compté, et quand je repense à cette époque, je ne dirai pas que c'était la plus belle mais celle où j'ai énormément travaillé. Avec lui, je faisais deux ou trois films par an; maintenant, quand quelqu'un me propose de monter un film, il me dit que ce sera peut-être cette année, peut-être pour l'année prochaine, qu'il n'a pas encore tout l'argent nécessaire parce qu'il en reçoit un peu d'ici, un peu de là, qu'il doit courir soumettre son scénario à toutes ces commissions qui disent oui ou non... C'est toujours un trajet épuisant pour rassembler l'argent.

Beaucoup de collègues de Fassbinder étaient jaloux, excédés parce qu'il forçait tout le monde à travailler. Plusieurs le considéraient comme un génie... ou un monstre. J'avais parfois l'impression que certains avaient peur d'être confrontés à son travail et pensaient que s'il partait, il y aurait plus de place, plus de chances pour les autres. Personne ne l'aimait beaucoup. À l'étranger oui, mais en Allemagne, quand on demandait qui faisait des films, c'était toujours



Juliane Lorenz (Photo: Elfi Mikesch)

Fassbinder, et les gens étaient agressifs à son égard; mais il était une force à laquelle on se confrontait. Quand **Berlin Alexanderplatz** a été présenté à la télévision, on disait que c'était trop sombre, mais tout le monde était excité: Fassbinder avait fait quelque chose.

Après sa mort, il y a eu un vrai vide. Il reste de bons réalisateurs, mais notre profession en Allemagne n'est pas comparable à ce qu'elle est en France et aux États-Unis.

Je suis actuellement professeur à la Film Akademie, et je l'ai été auparavant en 1984; à ce moment-là, les élèves ne savaient pas vraiment ce qu'ils voulaient exprimer; aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il y a de nouvelles directions, qu'on est entré dans une nouvelle époque.

Ciné-Bulles: Cette nouvelle génération renie-t-elle ses pères, Fassbinder entre autres?

Juliane Lorenz: Ils sont tous très fiers de Fassbinder, mais ils n'appartiennent pas à une génération sans espoir, sans pères. Fassbinder et sa génération, après la guerre, avaient besoin de pères vers qui regarder puisqu'ils n'en avaient pas eu. Aujourd'hui nous avons eu dix ans de prospérité, les jeunes ont grandi dans la facilité. Mais les problèmes viendront probablement dans quelques années, car nous avons maintenant un vrai défi à relever avec la réunification. Cela prendra, je pense, cinq ou dix ans, et il y aura véritablement une nouvelle génération, de nouveaux révoltés... Pour la génération de Fassbinder, l'Allemagne avait perdu la guerre, elle avait tué

beaucoup de gens, mais elle a oublié très vite ce qu'elle avait fait; Fassbinder a essayé non seulement de raconter tout cela, mais d'y réfléchir. Quand on pense à ce qui s'est passé en Allemagne de l'Est, à la Stasi, aux dénonciations entre membres d'une même famille, je pense que la nouvelle génération reviendra sur tout cela.

Ciné-Bulles: *Comment les films allemands sont-ils distribués à l'étranger?*

Juliane Lorenz: Il y a une compagnie officielle, l'Export Union, et Filmverlag der Autoren, créé par les jeunes cinéastes et dirigé maintenant par Theo Hinz, et il y a, bien sûr, le Goethe-Institut, qui est le seul organisme à vraiment faire un bon travail. Je pense souvent que c'est une caractéristique allemande de ne pas vouloir prendre de risques: on ne cherche pas vraiment à battre en brèche le monopole français et américain des marchés.

Ciné-Bulles: *Quels sont et quels vont être les effets de la réunification?*

Juliane Lorenz: Elle a suscité de grands espoirs au début, mais qui tenaient surtout à ce que les techniciens de l'Est étaient moins chers: tout le monde voulait aller à l'Est et accaparer les techniciens. Comme eux voulaient travailler, ils ont baissé leurs prix... Pour parler de ma propre expérience, j'ai fait un documentaire avec trois cinéastes de l'Ouest, et trois de l'Est; j'étais la «femme de montage» qui était chargée de tout coordonner, et je dois dire que j'ai été très déçue. Je n'ai jamais oublié Fassbinder, et quand je fais un film, je me bats toujours pour que ce soit du grand cinéma. Certains des films que j'ai faits — et ce ne sont pas seulement des films allemands — ont été dans des festivals, ils ont une réputation internationale. J'ai trouvé les cinéastes de l'Est très naïfs; ils ont eu une formation différente, et ils ont été habitués à travailler sans penser au temps et à l'argent.

Ciné-Bulles: *Les thèmes du cinéma allemand ont-ils changé depuis la réunification?*

Juliane Lorenz: Malheureusement, pas beaucoup. Dans une période où tout est très politique, le cinéma est toujours en retard, il court derrière l'actualité. Lorsqu'il faut filmer aujourd'hui quelque chose qui s'est passé hier, la télévision peut le faire; au cinéma, ça prend un ou deux ans pour trouver l'argent et quand on l'a trouvé, les temps ont de nouveau changé, c'est fini. Pour le moment, l'époque où nous vivons est plus intéressante que le cinéma. ■



Rainer Werner Fassbinder dans *Baal* de Volker Schlöndorff, 1969 (Photo: Archiv. V. Schlöndorff)



R.W.F. Tournage de *Lola*, 1981 (Photo: Suddeutscher Verlag)